



## La véritable histoire d'Ernesto Guevara

de Pierre Rigoulot

Paris, éditions Larousse, 2010, 174p, 15 €

par Claire Brière-Blanchet

LE LIVRE DE PIERRE RIGOULOT interroge le mythe du « Che ». Ernesto « Che » Guevara devenu pour l'Histoire un archétype, celui du « Juste », et une icône. En dépit des études les plus minutieuses déjà publiées, le légendaire Guevara ne plie pas et fascine toujours. C'est cette légende et cette fascination que Pierre Rigoulot analyse ici.

Cette question, il la développe au long d'un livre à la fois investigation historique et récit. On lit l'ouvrage au fil d'une plume fluide qui évite l'écueil des ouvrages savants, d'autant que le Che incarne désormais et, « de plus en plus, le signe de tout autre chose que lui-même ». Une énigme en quelque sorte.

Bien des livres avaient auparavant révélé la simplicité et la brutalité du héros, mais le Che reste debout, comme un « prête-nom », doté pour beaucoup de toutes les qualités. Bonté, alors que c'est une brute, amoureux des seuls faits d'armes et de guérilla. Un vrai « grigri » pour révolutionnaires de tout bord.

L'auteur commence donc par réfléchir sur l'enfance de cet Argentin, né en 1928 dans une famille aisée et cultivée, et installe le portrait d'un adolescent furieusement en rupture avec toutes les règles communes. Des études de médecine problématiques, des vagabondages, une saleté pathologique – des mois sans prendre ni bain ni douche –, ne supportant ni punitions ni réprimandes et des rages folles.

Très vite son engagement révolutionnaire atteste que les choix du « Che » – que l'on croirait fondés sur des convictions politiques solides – révèlent au contraire à quel point ils se vouent (se dévouent) à la résolution de violentes tensions internes. Tout jeune, il écrivait déjà dans son journal qu'il prendrait d'assaut les barricades et les tranchées: « *en hurlant comme un possédé, je baignerai mon arme dans le sang et en pleine folie furieuse, je trancherai la gorge de tout ennemi qui tombera entre mes pattes* ». Sa rencontre avec Fidel Castro, solide et pragmatique, lui permet de fixer à son ego tourmenté des objectifs et des limites, comme ceux qu'aurait dû lui fixer un père responsable.

Au fond, écrit Pierre Rigoulot, le Che est un simple, il s'oppose, il fonce, il tue. Du socialisme et du camp socialiste, il a des idées vagues et fumeuses. Son monde intellectuel et mental,

profondément manichéen, l'installe dans ce qu'il croit être un combat au côté du peuple et de la « Révolution » contre l'« impérialisme ». C'est tout.

Dans la colonne qu'il dirige pendant le soulèvement, ses soldats demandent à changer de compagnie, tant la discipline imposée par le Che est inhumaine. Il exécute sans états d'âme, hésitants, déserteurs et supposés traîtres et devient, après la prise de La Havane, l'exécuteur des félons et des contre-révolutionnaires.

Fut-il seulement un guérillero? D'abord « médecin », on lui confie les malades et les blessés de la Sierre Maestra. Puis, devenu « Comandante », il fait progresser à Santa Clara sa colonne au milieu des quartiers les plus densément peuplés, adoptant la tactique des boucliers humains.

La suite de ses prestations au sein du tout nouveau gouvernement populaire est diverse et désordonnée. On le convie plutôt à participer aux commissions qu'à diriger vraiment les affaires. Et pendant que le nouveau pouvoir se met en place et que s'organise la « réforme agraire », Castro envoie Guevara représenter diplomatiquement Cuba dans les capitales du monde entier. Il accumulera maladresses et grossièretés en Inde, en Indonésie et dans les capitales arabes.

Puritanisme, rigidité, simplisme pourrait-on dire. Un jour, il s'en prit au futur ambassadeur d'URSS à Cuba parce qu'il fumait des *Tejas* (Texas), qui rappelaient l'un des pires méfaits de l'impérialisme américain envers les peuples d'Amérique latine: l'annexion aux États-Unis d'une partie du territoire mexicain.

Courage et volonté, abnégation sacrificielle: on décèle chez Guevara, insiste Pierre Rigoulot, une préoccupation centrale, la création d'un homme nouveau. Le thème du sacrifice et de l'abnégation revient dans tous ses écrits, articles, journaux ou livres, dont « *Le Socialisme et l'Homme* ». Pureté et refus du compromis. Un rien de Savonarole. « Je n'ai ni femme ni maison ni enfant ni parents ni frères, écrit à son père cet humaniste...Mes amis ne sont mes amis qu'autant qu'ils pensent politiquement comme moi ».

Obsédé par les guérillas, « voies royales » vers la nouvelle humanité, il en organise plusieurs qui échouent lamentablement, notamment au Nord de l'Argentine. Ce qui avait fonctionné à Cuba devait réussir dans d'autres pays. Le contexte important peu. La vie de ses camarades guère plus.

Il s'infiltré au Congo, provoquant l'ironie de Nasser qui lui conseille de ne pas jouer les « Tarzans blancs ». Malgré la féroce discipline qu'il tente d'imposer à ses camarades cubains et aux combattants congolais, c'est un nouvel échec. On connaît la fin de l'expédition, tragique et surréaliste à la fois, du Che en Bolivie. Il fait fuir les populations indiennes, combat jusqu'à la mort et finit étendu et photographié comme un Christ dont il a à peine dépassé l'âge: 39 ans. Cherchait-il la mort, comme le dira Debray? En tout cas, il combattit inutilement. Pire, il contribua par son obstination, encensée à Cuba et chez les révolutionnaires du monde entier, à éloigner l'Amérique latine de toute politique réformiste prudente mais sage.

La pérennité du mythe s'inspire justement de la fragilité et de la folie de cet homme encore adolescent, de ses tentatives irréelles et donc de ses échecs. Mort en héros, jeune et beau, il fait encore rêver la jeunesse. Mais de quoi la fait-il rêver? Sans doute pas de lutte armée, de sacrifices, de discipline rigoureuse et de socialisme, mais d'un refus vague de ce monde-ci loin des théories, loin de toute organisation militaro-politique. Guevara? Une manière de James Dean de la révolution, un révolté romantique (qu'il n'était pas), un engagement, un cri par procuration, un supplément d'âme pour consommateurs. Ce sera sans doute là le dernier d'une longue liste d'échecs: professionnel (il n'a sans doute pas été médecin), politique (il est chargé des basses œuvres en 1959, « baladé » par Castro au bout du monde quand il faut être à La Havane), militaire (on l'écarte à quelques centaines de kilomètres de la Baie des Cochons lors de la tentative de débarquement des anticastristes en 1962), économique (l'économie et les finances cubaines résistent mal à sa fascination pour une industrialisation rapide de l'île), échec enfin comme guérillero. Avec lui, pas de révolution permanente, mais un échec permanent.

---

---